

Guillaume Tvard

Le petit  
grain de café  
argenté



Le dilettante

www.editionslapublication.com





*Le petit grain de café argenté*





Guillaume Tvard

*Le petit grain  
de café argenté*

le dilettante  
19, rue Racine  
Paris 6<sup>e</sup>

Couverture : Alice Charbin  
© le dilettante, 2003.  
ISBN 978-2-84263-450-6



## EUROJOBS

### 1

Les bureaux d'EuroJobs sentaient la poussière. Dans les coins des plantes vertes étaient à l'agonie, fripées et tombant en miettes. Je me tenais tranquille sur ma chaise tandis qu'elle farfouillait dans ses dossiers.

– Vendeur dans un magasin de chaussures, elle a dit.

– Génial! j'ai répondu en souriant. Figurez-vous que j'ai toujours rêvé de vendre des chaussures!

– Tu peux y aller maintenant.

– Maintenant?

– Oui. J'appelle la manager pour la prévenir.

Elle m'a griffonné l'adresse sur un bout de papier puis m'a fait signe de dégager. En me levant, j'ai dit merci madame. Elle a gueulé : « Suivant! » et un autre type a pris ma place. Après lui, il y en avait encore une bonne vingtaine.

Ma carrière dans les chaussures a tourné court.

– On ne cherche pas de vendeur, a dit la manager. Pas du tout. Jamais. Compris ?

Je ne risquais pas de comprendre de travers : elle n'avait pas besoin de vendeur de chaussures dans son magasin de chaussures.

J'ai essayé de lui expliquer que je venais d'Euro-Jobs.

– Euro *quoi*? elle s'est exclamée avec une tête de dinde.

– Ils vous ont pas appelé ?

– Non. Jamais.

– Une fille ? Non ?

– Non. Jamais.

– C'est bizarre, j'ai dit en prenant l'air de réfléchir.

– Ouais, elle a soupiré.

Autour de nous les chaussures nous observaient avec un air bizarre. Elles commençaient à me ficher la frousse. J'ai pensé : « Les gens normaux n'ont pas peur des chaussures. » Après avoir inspiré, j'ai pris une initiative. J'ai demandé :

– Je peux vous laisser mon C.V. ?

– Tu peux.

– Juste au cas où.

Je lui ai tendu mon papier.

Elle l'a pris du bout des doigts, sans le regarder.

– Merci, j'ai dit.

– D'accord, elle a dit, et une bulle de chewing-gum rose, à peu près de la taille d'une balle de tennis, s'est échappée de sa bouche.

J'ai souri en évitant son regard et j'ai foncé vers la sortie. Dès que je me suis retrouvé dehors, j'ai éclaté de rire. Je riais tout seul au milieu des gens. Personne ne me voyait.

### 3

Cinq minutes plus tard, je m'enfermais dans une cabine pas loin de Carnaby Street. Je ne riais plus, mais plus du tout. Ils allaient m'entendre chez EuroJobs.

– Oui, EuroJobs?

C'était la fille de tout à l'heure. Je lui ai donné mon nom.

– Ouais? Et alors quoi?

Elle avait l'air moyennement ravie d'avoir déjà de mes nouvelles.

– Je crois que le magasin de chaussures ça ne va pas marcher, j'ai dit doucement.

À l'autre bout du fil, elle a poussé un long soupir. J'ai pensé : « C'est bien la peine d'essayer d'être gentil. »

– Faut que t'attendes un peu, c'est normal.

– Mais je peux pas tellement attendre, j'ai dit d'une petite voix. Il me faudrait autre chose.

– Impossible, elle a aboyé.

– Quoi?  
– On n’a rien.  
– Heu, mais comment ça ?  
– Il n’y a plus rien. Tous les boulots sont déjà pris.

– Hein ?  
– T’arrives au début de l’été. T’es pas tout seul ici.

– Je m’en doute, mais...

Elle a soufflé un ouragan de force 4 dans le combiné. Je l’avais encore exaspérée. Ce n’était pas intentionnel de ma part. Il m’arrive de vouloir énerver les gens mais pas là, non.

– Nous, on peut plus rien pour toi, elle a dit, très piquante, un vrai cactus. T’as compris ? Ou non ?

– Mais sur le contrat ça disait que vous proposiez des offres d’emploi autant qu’on en voulait !..., j’ai protesté.

Un adulte fait des trucs comme ça. Un adulte proteste. Normal. L’inscription à EuroJobs m’avait coûté une certaine somme et c’était une période de ma vie où je ne pouvais pas me permettre de balancer l’argent par les fenêtres (je ne peux toujours pas).

– Exact, elle a dit. Mais là, on est débordés.

– Mais j’ai besoin d’un boulot !...

– Alors reprends rendez-vous.

– Je peux venir demain ?

Mon audace l’a de nouveau mise en rogne.

- Ah non ! elle a crié. Certainement pas demain !
- Quand alors ?
- Reprends rendez-vous.
- Hé, d'accord, mais...
- Au revoir.

Elle m'a raccroché dessus.

– Je me vengerai ! j'ai crié, et j'ai raccroché violemment mais la cabine n'a pas tremblé comme j'aurais aimé.

Je ne suis plus jamais retourné chez EuroJobs.  
Ça leur apprendrait.

## LONDRES ≠ PÉROU

Quelques jours ont filé en douce. Il ne m'est rien arrivé de particulier. Je cherchais du boulot et je n'en trouvais pas. Le soir je rentrais à la résidence les pieds en compote, la tête ramollie, et je me félicitais d'avoir eu l'idée géniale de venir à Londres.

« Ah bravo », je me disais. « Bien joué, mec. »

## LE PLAN DE PEDRO

Quand j'y pense aujourd'hui, je me dis que sans Pedro je n'aurais peut-être jamais envisagé de faire ce travail et ma vie aurait été complètement différente. Pas forcément mieux, mais différente, c'est sûr.

Pedro était mon colocataire. On partageait une minuscule chambre au quatrième étage de Sidon's House, une résidence sale, bruyante et hors de prix au nord de la ville. Pedro vivait là depuis six mois. Quelque part ça forçait mon admiration.

Ce soir-là un orage de chaleur glandait lourdement au-dessus de la ville sans se décider à éclater. On crevait de chaud. J'étais couché à plat ventre sur mon lit, impossible de fermer l'œil, je comptais les trous de cigarettes qui décoraient la moquette de la chambre. Je n'étais pas très en forme. Je broyais un peu du noir, pour vous dire la vérité.

Vers quatre heures du matin, Pedro est rentré de son boulot. Il travaillait de nuit dans un McDo sur Shaftesbury Avenue. Les gens sortaient de club et Pedro leur servait des frites, des hamburgers et des milk-shakes à la banane.

– Toujours pas de boulot? a dit Pedro en me voyant.

Il a retiré sa chemise et s'est laissé tomber sur son lit. Les ressorts ont jacassé entre eux avec leurs petites voix aiguës. J'ai attendu qu'ils se taisent pour donner ma réponse.

– Non, j'ai répondu, légèrement humilié.

C'est à cet instant précis que ma vie a basculé. Soyez très attentifs.

– Ah, toi, a dit Pedro, faut que tu ailles chez Fresh.

Voilà.

Plus jamais ma vie ne serait la même.

Je me suis redressé sur un coude.

– Fresh?

– Ouais, a répété Pedro, Fresh.

J'ai laissé ce mot résonner un instant dans la chambre. J'ai attendu un coup de tonnerre qui n'est pas venu. Puis j'ai demandé :

– Ils embauchent?

– Tout le temps, a dit Pedro avec un clin d'œil.

Il a sorti un bout d'aluminium froissé de sa poche, un paquet de tabac et du papier à rouler.

– C'est le meilleur job de la ville.

Il a commencé à cramer sa boulette avec son briquet.

– Et pourquoi t'y bosses pas, toi? je lui ai demandé.

Comme il ne répondait pas, j'ai pris un air méfiant et j'ai insisté :



– Alors? Pourquoi tu bosses pas chez Fresh, mec? Ça me paraît un peu louche, si tu...

– Je parle pas assez bien anglais, il a dit, les yeux baissés et l'air embarrassé.

Ça m'a culpabilisé.

J'étais une personne très haïssable.

– Mince..., j'ai bafouillé. Je suis désolé.

– Chez Fresh, il faut que ton anglais soit impeccable, m'a expliqué Pedro.

Il continuait à rouler son joint. C'était son grand truc. Il rentrait du McDo et il fumait toujours son joint avant de dormir, comme un rituel. Il soufflait la fumée au-dessus de mon lit mais je ne disais rien. J'aimais bien Pedro.

– C'est autre chose que McDo, Fresh. Je vais te dire un truc, Guillaume. Dès que j'ai amélioré mon anglais, je plaque McDo et j'y vais. Ils font des super fêtes, chez Fresh. Tu peux faire une vraie carrière, et t'es mieux payé que dans les autres fast-foods. Je te jure. C'est le meilleur boulot de la ville.

Cette fois, le ciel a craqué. Pour de vrai. Un coup de tonnerre s'est énervé dans le fond. On a entendu la foudre se déchirer et elle nous en a donné pour notre argent.

– Qu'est-ce que t'en dis? a demandé Pedro.

Je l'ai regardé. Il m'a tendu son joint, j'ai fait non merci de la tête.

– Ouais, ça a l'air pas mal... (Je ne voulais pas le vexer.) Mais moi, je me serais bien vu vendre des disques.

– Des *disques* ? il a dit en toussant.

Il s'est à moitié étouffé avec sa fumée.

– Ben quoi ?

– Tu rêves, Guillaume.

– Pas sûr, j'ai répliqué, mais déjà j'étais déstabilisé.

– Écoute... Il m'a regardé droit dans les yeux, comme si ça suffisait maintenant les conneries. T'as besoin d'un boulot, pas vrai ?

– Heu, oui, un peu.

– Et t'as trouvé un boulot ?

– J'ai laissé des C.V., mais...

– T'es là depuis combien de temps ?

– Cinq jours.

– T'as beaucoup de fric d'avance ?

– Je mange plus que des chips, j'ai avoué.

– Alors va chez Fresh, a dit Pedro en souriant.

Il a tiré sur son joint et envoyé des ronds de fumée collante vers le plafond. Un autre coup de tonnerre a rugi. Il m'a semblé plus proche de nous que l'autre.

## FRESH

### 1

Le lendemain matin, je suis parti de bonne heure. Londres se réveillait dans une poignée de soleil mou. Je descendais vers Hyde Park en sifflant. Je tenais ma vie dans le creux de ma paume. Les avenues brillaient, lavées par l'orage, et le ciel était si clair et dégagé qu'on aurait pu nager dedans.

### 2

J'avais assez perdu de temps comme ça. J'ai à peine prêté attention au décor ou aux clients. Je me suis approché d'un type qui remplissait un frigo de sandwiches.

– Salut, j'ai dit.

Il s'est interrompu et m'a regardé.

– Salut, il a répondu, un peu étonné.

Il a eu l'air de se demander si on se connaissait. Je l'ai laissé réfléchir avant de reprendre mon texte.

– Je voudrais savoir, heu, comment il faut faire pour travailler ici? Je veux dire, chez Fresh.

Son visage s'est éclairé.

– Ah, d'accord, il a dit en souriant. Il a posé son plateau sur le rebord du frigo. Le mieux, c'est que tu ailles directement dans notre centre de recrutement. C'est plus simple.

J'allais me barrer. Je voulais aller à ce centre de recrutement le plus vite possible. J'avais peur qu'il n'y ait plus de place, d'arriver trop tard.

Heureusement, le type était très intelligent.

– Attends, tu sais où c'est?

### 3

Des rayons de soleil poudreux traversaient King's Road de part en part. Ils vous rebondissaient dessus et atterrissaient dans les arbres. Ça donnait l'impression d'être au cœur des choses.

Le centre de recrutement était un bureau lumineux installé dans l'arrière-salle d'un vaste Fresh. Il y avait deux personnes avant moi. J'ai attendu mon tour en lisant les murs. Les murs du centre de recrutement étaient tapissés d'articles et de photos en rapport avec Fresh. J'ai appris notamment que Fresh était une entreprise très différente des autres où on pouvait démarrer tout en bas pour finir tout en haut. J'ai bien aimé.

– C’est la dernière fois que j’appuie sur cette touche! La *dernière!!!*

Mon dernier client ne se sentait pas très concerné. Je lui ai donné son sac par-dessus le comptoir, je lui ai souhaité une bonne journée et il ne m’a pas dit au revoir ni merci. Je ne l’ai pas insulté ou quoi que ce soit. Simplement, peut-être que je ne l’aurais pas prévenu si j’avais vu un bus lui foncer dessus. Je ne sais pas.

Juste après, un nouveau s’est glissé derrière ma caisse. Il prenait le relais. Sophia s’apprêtait à le former.

– Amuse-toi bien.

– Ouais, il a souri.

Quel naïf, j’ai pensé.

Avant d’y aller, avant de descendre me changer pour la dernière fois, j’ai attendu que le magasin soit bien plein, avec un bon tas de clients habitués en train de se donner des coups de coude pour être servis en premier. Quand ça a été le cas, j’ai mis mes mains en cloche autour de ma bouche et j’ai braillé :

« VOUS ME MANQUEREZ PAS!... »

Les clients ont pivoté leurs têtes, ébahis, mais ils étaient cloués au sol, ils avaient déjà un pied dans la tombe et je me suis enfui en courant sans regarder derrière mon dos, avec une agilité inégalable, je riais le plus fort possible en dévalant les escaliers. J’étais irrattrapable. Et libre. Libre!

Peu après, Sophia m'a offert une minuscule boîte ronde. À l'intérieur, croyez-le ou non, j'ai trouvé un petit grain de café argenté. Sophia était incroyable.

– Oh, merci, j'ai bafouillé.

Le petit grain de café brillait sous la lumière artificielle des vestiaires. Il était comme neuf. On aurait dit une pierre précieuse. J'étais très touché.

– Tu le mérites, a dit Sophia.

J'étais bien d'accord avec elle.

Avant de partir, j'ai eu droit à ma carte signée par toute l'équipe. On signait toujours une carte, pour chaque départ. Fresh était une grande famille.

Sur ma carte, les gens disaient : « Bonne chance. »

Et surtout : « T'as de la chance. »